

Il sauve les œuvres d'art que l'on pensait perdues

Dans son ouvrage *Hors cadre*, l'Azuréen Johann Naldi raconte comment il est devenu un dénicheur de trésors. Il sera à **Châteauneuf-Grasse** demain pour une séance de dédicace.

Rien ne prédestinait Johann Naldi à devenir un dénicheur de trésors, un sauveur d'œuvres oubliées, lui qui a grandi à Cagnes-sur-Mer puis à Grasse, et a quitté l'école avant de passer son bac. En 2002, alors qu'il est salarié d'un Ehpad à Peymeinade, il se lie d'amitié avec un résident, Pierre Saint-Sorny. Une rencontre qui va changer sa vie. Le peintre belge lui inculque les fondamentaux des arts picturaux. Le jeune homme commence par acheter et revendre des œuvres sur eBay, puis écume les salles de ventes.

Depuis, Johann Naldi – qui vit désormais à Paris – a sorti de l'oubli des dizaines d'œuvres de grands maîtres qu'on croyait perdues à jamais : Courbet, Delacroix, Géricault. Dans *Hors cadre*, combien de chefs-d'œuvre dorment dans les greniers, paru le 5 avril aux éditions Herscher, il revient sur son parcours atypique, ses plus belles découvertes. Un beau livre qui se lit comme un roman, une enquête dans les coulours du temps. Il a choisi les Alpes-Maritimes pour sa première séance de dédicace, qui se tiendra demain à la librairie Expression de Châteauneuf-Grasse, 10 place des Pins, à partir de 14 heures.

Comment devient-on marchand d'art autodidacte dans ce milieu si codifié ?

Pour réussir à retrouver des œuvres disparues, il faut énormément de curiosité et accepter de devoir se tromper souvent, pour mieux se relever et continuer. Je suis arrivé dans ce milieu de manière complètement non conformiste. La plupart du temps, on fait les études qu'il faut, école du Louvre ou des Beaux-Arts, et on vient de la famille qu'il faut. Quand vous avez un parcours atypique, vous êtes perçu, dès le départ, comme un peu suspect. J'ai plus le sentiment de devoir m'imposer que de me faire accepter.

Vous vous êtes déjà trompé ? En vous lisant on a l'impression que tout vous réussit.
Évidemment ! Mon métier c'est d'abord se tromper puis resserrer la marge d'erreur pour se tromper le moins souvent possible. En matière d'attribution [qui consiste à accorder la paternité d'une œuvre à un artiste], il n'y a pas de science



Johann Naldi a grandi à Cagnes-sur-Mer et Grasse.

(Photo Harinah Assoulina)

exacte. Vous pouvez même avoir, sur un même tableau, deux avis de deux très bons experts complètement contradictoires. Si vous croisez un expert qui vous dit qu'il a la science infuse, il ne faut surtout pas lui faire confiance.

Combien d'œuvres avez-vous découvertes ? Quelles sont celles qui vous ont le plus marquées ?

Je n'ai jamais compté. J'ai découvert des œuvres de Géricault, Courbet, Delacroix. Plusieurs dizaines. Ce qui m'a le plus marqué, c'est cet ensemble des Arts incohérents. Il m'a été donné l'occasion de remettre en lumière tout un mouvement disparu, dont les historiens de l'art avaient complètement perdu la trace depuis un siècle.

Ça a été une découverte très enthousiasmante. J'ai eu la chance de redécouvrir des œuvres légendaires dans l'histoire des avant-gardes,

notamment le premier monochrome de l'histoire de l'art qui avait été exposé seulement quatre heures en 1882, et qui avait disparu le soir même de son exposition pour resurgir 140 ans plus tard [dans une vieille malle détenue par un particulier]. Ça a été classé trésor national par le ministère de la Culture.

C'est pour cela que vous avez écrit ce livre ?

Plusieurs personnes m'ont dit : pourquoi n'écris-tu pas l'histoire de ton parcours atypique et tes aventures de découvreur d'œuvres disparues ? Je me suis prêté au jeu. Ce livre n'est pas qu'un inventaire de mes découvertes. Il montre que cette aventure est ouverte à tout le monde et n'est pas uniquement

réservée à un petit cercle d'initiés.

Comment se fait-il qu'autant d'œuvres dorment dans nos greniers ?

Je suis spécialiste du XIX^e siècle, période pendant laquelle une quantité d'œuvres inimaginables ont été produites. Parmi celles-ci, des œuvres de grands maîtres qui ont disparu. Énormément de

tableaux anciens ne sont pas signés. Il suffit que l'information les concernant se perde et l'œuvre n'est plus identifiée. Donc elle se balade de main en main, de grenier en grenier, de brocante en brocante, puis de salle des ventes en salle des ventes de manière anonyme, jusqu'à ce que quelqu'un qui a une certaine connaissance la repère, la mette en lumière et la réattribue à tel ou tel peintre. Les tableaux ne se baladent pas avec leur carte identité collée au revers. Il y a parfois très peu d'indices.

« J'espère susciter des vocations »

Que conseillez-vous aux particuliers ?

De m'appeler [rire], ou d'appeler des gens qui font ce métier, mais on n'est pas si nombreux que ça. Le dogme dominant dans mon milieu c'est de dire qu'il n'y a plus grand-chose à découvrir, ce qui pour moi est une aberration. Il y a encore beaucoup de choses totalement inédites à découvrir. J'espère susciter des vocations.

Ne craignez-vous pas de former en quelque sorte vos futurs concurrents ?

La découverte d'œuvres disparues permet d'enrichir encore plus un artiste, affiner la connaissance qu'on peut en avoir. Je n'ai pas du tout peur de la concurrence, au contraire. Tout le monde peut trouver son trésor.

Au-delà de la peinture, votre parcours montre que sans diplôme, mais avec beaucoup de curiosité et de passion, on peut réussir dans la vie. C'est aussi ce message d'espoir que vous avez voulu faire passer au grand public ?

Complètement. À l'école, on ne cessait de me dire que tout se jouait là. Je pense que c'est un modèle qui ne convient pas à tous les enfants et que, pour certains, d'autres chemins sont possibles. Mais il faut travailler. Il n'y a pas que la passion qui m'a sauvé. J'ai aussi beaucoup travaillé en autodidacte et sur le terrain.

PROPOS RECUEILLIS
PAR MATHILDE TRANOY
mtranoy@nicematin.fr

« Je n'ai pas de problème pour couper le cordon »

Johann Naldi a découvert *La grande baigneuse* de Courbet en 2013. Mise à prix à... 50 euros, il a déboursé 650 euros, hors frais, pour l'acquérir. Une toile qui va être bientôt mise aux enchères. Ne ressent-il pas un petit pincement au cœur à l'idée de la voir partir ?
« Non parce que je ne suis pas un collectionneur. Ce qui m'intéresse c'est de faire des découvertes, de prouver leur authenticité. Après les tableaux doivent poursuivre leur vie et je passe un autre dossier. Je n'ai pas de problème à couper le cordon avec mes découvertes. Ce que je fais c'est une forme de sauvetage. Car une œuvre dont on ignore l'importance c'est une œuvre qui est fragilisée car on ne va pas y faire attention, elle risque d'être endommagée et de disparaître. »

